

LA DENTELLE EN FRANCE

SUITE ET FIN



vor qu'il en soit, la manufacture obtint du roi, en 1665, un privilège exclusif pour dix années et une gratification de trente-cinq mille livres. Elle fut cédée à une compagnie dont les premiers actionnaires étaient Pluymers, Talon, Talon dit de Beaufort, etc., et eut son bureau général et ses magasins à l'hôtel de Beaufort, à Paris.

Plus tard, une autre manufacture de dentelles fut établie au château de Madrid, au bois de Boulogne. Le comte de Marsan en fonda une pour récompenser les services de sa nourrice, la femme Dumont; elle fut installée au faubourg Saint-Antoine et un cent-suisse fut placé en permanence pour monter la garde devant l'établissement. Dans la suite, M^{me} Dumont alla en Portugal, laissant cette manufacture, dans laquelle travaillaient environ deux cents jeunes filles, dont plusieurs étaient de très bonne famille, sous la direction de M^{lle} de Marsan. Elle déclina peu à peu : le point que l'on y fabriquait, quoique fort beau, était difficile à blanchir et peu seyant au visage, ce qui le fit bientôt délaisser par la mode.

En 1674, M^{me} Scarron, devenue propriétaire de Mainton, y fit venir des dentellières flamandes. On ignore le sort qu'eut cette entreprise.

Depuis l'établissement de la manufacture royale, le point de France fut prescrit par l'étiquette; tous ceux qui étaient reçus à Versailles ne devaient point porter de dentelles d'une autre provenance, et, en 1679, le roi ayant donné des fêtes à Marly, chaque dame trouva dans ses appartements une robe garnie de superbe point de France, cadeau du souverain.

Les modes d'alors favorisaient de plus en plus le développement de cette industrie. Chaque dentelle avait sa saison; les points d'Alençon et d'Argentan se portaient plus spécialement en hiver.

Déjà, sous Louis XIII, et pendant les premières années de la minorité de Louis XIV, la tige des bottes, sensiblement abaissée, comportait un très large revers, formant bec devant et derrière, orné de plusieurs rangs de dentelles; quand, par l'édit de 1644, celles-ci furent chassées des manchettes, collets, *bas à botter*, on les vit reparaître sous forme de canons, rhingraves, etc.

Les canons — ces fameux canons dont il est question dans les comédies de Molière — étaient un large volant de lingerie et dentelle qui s'attachait au genou. Les *lois de la galanterie française* de 1644 le préconisent en ces termes :

« Quant aux canons de linge que l'on estalle au-dessus des bottes, nous les approuvons bien dans leur simplicité quand ils sont fort larges et de toile de batiste bien empesée, quoique l'on ait dit

« que cela ressemblait à des lanternes de papier, et qu'une lingère du Palais s'en servit ainsi un soir, mettant sa chandelle au milieu pour la garder du vent. Afin de les orner davantage, nous voulons aussi que d'ordinaire il y ait double et triple rang de toile, soit de batiste, soit de Hollande; et d'ailleurs cela sera toujours mieux s'il y peut avoir deux ou trois rangs de point de Gênes, ce qui accompagnera le jabot qui sera de même parure. »

Les rhingraves étaient un haut-de-chausse en forme de cotillon, dont la doublure se nouait autour du genou par un cordon passé dans une coulisse. Ils furent apportés de Hollande par un comte de Salm, qui avait le titre de rhingrave, et séjourna en France comme agent du gouvernement des Provinces-Unies. Cette mode, partie du Luxembourg, qu'il fréquentait assidûment, gagna promptement la ville et l'étranger.

Candale, ce roi de la mode duquel le cardinal de Retz a dit « qu'il n'eut rien de grand que les canons », Candale avait introduit les *chausses à la Candale*, en exagérant le raccourci du pourpoint, pour en faire ce que Molière appelle des *brassières*, et en baissant tellement la ceinture des hauts-de-chausses pour laisser voir le flot de linge, que les enfants des rues poursuivaient les élégants en leur criant : « Monsieur, vous perdez vos chausses ! » Cet accoutrement qui, naturellement, exigeait un grand luxe dans la lingerie et un étalage considérable de dentelles, ne pouvait manquer de devenir celui de tous les beaux de l'époque, puisqu'il avait été introduit par le *lion* d'alors, c'est-à-dire celui qui donnait le ton à la cour, et au roi lui-même.

Ce type, bien spécial, du *lion*, commença à se dessiner en France pendant la régence de Marie de Médicis; il se perfectionna sous Anne d'Autriche. Après M. de Bellegarde, grand écuyer de France, que l'on appelait, par abréviation, *M. le Grand*, ce fut Montauron — celui-là même auquel Corneille dédia sa tragédie de *Cinna* — qui devint roi de la mode. Gaston de Nogaret, duc de Candale, son successeur, fut le dernier *lion*, et l'on sait combien il en coûta à Fouquet d'avoir voulu trancher du Montauron et du Candale.

Vers la seconde moitié du XVII^e siècle, les jabots étalèrent de riches dentelles; les bottes, dépossédées du *bas à botter*, disparurent pour faire place aux souliers garnis de rosettes en ailes de moulin, faites de dentelles montées sur fil de fer. Cette garniture, à laquelle venaient parfois s'adjoindre des rubans qui ornaient les côtés de l'empeigne, et qui, au dire du Sganarelle de Molière, faisait « ressembler à des pigeons pattus », fut imaginée par Lestrangé, cet illustre cordonnier gratifié d'armoiries, et dont le portrait eut sa place dans la galerie des hommes célèbres composée par Louis XIV. En 1660, avant d'être connu du roi, et sans avoir pris sa mesure, il lui avait fait tenir

une paire de souliers si magnifiques et lui allant si bien, qu'ils furent ceux de ses noces. En 1663, il lui offrit une paire de bottes sans couture, ou du moins qui avaient l'apparence d'être telles. En vain, les experts les retournèrent-ils en tous sens; il leur fut impossible d'y découvrir la trace de l'alène ou le moindre bout de fil. Louis XIV, flatté d'un présent si rare, défendit à Lestrangé de faire des bottes pareilles à aucun de ses sujets.

Pour terminer cette revue des modes masculines qui, au XVII^e siècle, nécessitèrent l'emploi de la dentelle, mentionnons encore les *Steinkerques*, auxquelles la célèbre victoire que remporta, en 1692, le maréchal de Luxembourg, donna son nom. Il paraît que, lorsque sonna la charge, les princes de sang nouèrent à la hâte leur cravate dont, en temps ordinaire, le nœud exigeait beaucoup de temps et des soins infinis, et s'élancèrent au combat. Dès ce jour, il fut de bon ton de paraître à la cour avec une cravate nouée d'une façon négligée.

Les *Steinkerques* furent détrônées par les *Crémones*, après l'échec inopiné du prince Eugène dans Crémone, où il était entré par surprise.

La dentelle ne joua pas un moindre rôle dans les toilettes féminines. Le simple mouchoir de cou en batiste unie, que l'on porta un instant sous Anne d'Autriche, fut bien vite transformé en col rabattu et en pèlerine, puis on commença à orner cette pèlerine d'une dentelle de plus en plus large, jusqu'au moment où elle se fit tout en guipure. Vinrent ensuite les bonnets, les coiffes, les écharpes ornées de points... Ces dernières furent mêlées à un incident singulier, qui donne une idée de la police d'alors.

En 1656, ces vauriens que l'on trouvait encore dans l'armée sous le nom de *soudards*, firent proclamer à son de trompe par quelques-uns des leurs, que le roi défendait que l'on portât des écharpes; puis, se répandant dans différents quartiers, ils enlevèrent celles-ci aux épaules des femmes effarées. Un certain nombre de ces mal-fauteurs, arrêtés dans la suite, furent pendus haut et court.

Après le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, tout fut à l'espagnole et la mode des dentelles noires s'introduisit en France. Elle y fut un moment si bien établie qu'en 1675, quand M^{lle} de La Vallière, retirée au Carmel, devint sœur Louise de la Miséricorde, plusieurs des dames de la cour qui assistèrent à sa prise d'habit portaient des robes de brocard d'or, d'argent ou d'azur, par-dessus lesquelles étaient jetées des robes de dentelle noire transparente.

Les *coiffures à la Fontanges* introduisirent le point jusque dans la chevelure des dames. L'origine de cette mode remonte à une partie de chasse au cours de laquelle les cheveux de la duchesse de Fontanges, retenus par un ruban, s'étant défaits, celle-ci les releva à la hâte et les noua avec son mouchoir de dentelle. Le hasard fit de cet

assemblage de rubans, de dentelle et de cheveux une coiffure si seyante que le roi pria la duchesse de la garder pendant le reste de la journée. Le lendemain, la plupart des dames qui parurent à la cour étaient coiffées à la Fontanges. Cette mode ne tarda pas à tomber dans le ridicule de l'exagération, et Louis XIV, qui l'avait approuvée, s'en lassa bientôt. On explique diversement la disparition des Fontanges : les uns prétendent que le clergé les attaqua du haut de la chaire ; d'autres, parmi lesquels il faut ranger Dangeau, disent que le roi aurait simplement déclaré qu'il les trouvaient déplorables et que, aussitôt, elles furent délaissées (1) ; d'autres encore affirment que les doléances de Louis XIV furent absolument vaines, mais qu'une Anglaise ayant importé les coiffures basses, les Fontanges furent détrônées, et que le roi ne cacha point son dépit de n'avoir point eu, par son désir exprimé, autant d'influence sur les dames de sa cour qu'une étrangère fraîchement débarquée.

Une des modes les plus gracieuses inspirées par la dentelle est, sans contredit, celle des engageantes garnissant les manches des dames, et dont les rangs, doubles ou triples, devinrent question d'étiquette. Sous Louis XV, cette mode se changea en celle des *pleureuses*, inventées, dit Mercier, « par des fripons qui voulaient filouter au jeu et escamoter des cartes ». Aux mantilles en dentelle, en gaze, s'adjoignirent les *monte-au-ciel*, les *Parlements*, sorte de *coqueluchons*, ou capuchons, qui se tenaient droits sur les épaules au moyen d'une garniture d'apprêts en forme de cerceau.

Le luxe des dentelles était si grand que les manches mêmes des valets étaient garnies de point aussi beau que celles de leurs maîtres, et que, des vêtements, il s'étendit à la literie et à l'ameublement. On faisait des couvre-pieds magnifiques, tel celui de Louis XIV, que l'on voit encore à Versailles, et ces garnitures atteignirent un chiffre énorme. M^{me} de Luynes possédait un couvre-pieds et des taies d'oreillers valant 30,000 livres, et celui de la douairière de La Ferté, en point d'Argentan, était évalué 40,000 livres.

Quand Madame, fille aînée de Louis XV, épousa l'infant d'Espagne, les dentelles de sa corbeille se montèrent à six cent vingt-cinq mille livres, ce qui fit dire au cardinal de Fleury, homme essentiellement économe, lorsque le trousseau lui fut montré : « Je croyais que c'était pour marier toutes les sept Mesdames ». Acheter pour cent mille livres de dentelles était chose courante à cette époque.

Sous Louis XVI, l'industrie dentellière déclina

(1) Le roi, à qui les grandes coiffures que l'on a depuis quelques années déplaçaient, l'a témoigné. Les princesses et toutes les dames les ont changées, et la reine d'Angleterre a voulu donner l'exemple aux dames plus âgées en abaissant fort sa coiffure.

(Mém. de Dangeau, 23 sept. 1699.)

quelque peu ; les tissus de linon, de mousseline, etc., si chers à Marie-Antoinette, nécessitaient des garnitures beaucoup plus légères, telles que la malines. Cependant, les barbes en point étaient toujours exigées par l'étiquette.

Au commencement du règne, Marie-Antoinette avait adopté la coiffure démesurément haute. S'étant fait peindre ainsi, elle envoya son portrait à l'impératrice Marie-Thérèse, sa mère. Celle-ci lui écrivit que l'on s'était sans doute trompé dans l'expédition, car elle avait cru recevoir le portrait d'une reine, mais n'avait trouvé que celui d'une actrice. Piquée, la reine de France exagéra encore la hauteur de sa coiffure, et l'on en arriva aux fameux poufs ; mais la dentelle, cette fois, n'y avait point trouvé sa place ; on lui avait préféré mille objets hétéroclites : vaisseaux, personnages, etc. Ne prétend-on pas qu'un coiffeur, pour se venger d'une de ses clientes, imagina de placer sur sa tête une série de diables !

Une description d'un pouf au sentiment, que portait la duchesse de Chartres, peut donner une idée de tous les accessoires qui garnissaient le chef d'une grande dame :

« Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (Louis-Philippe). A droite était un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse ; à gauche était un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était garni d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, son mari, du duc de Pen-thièvre, son père, du duc d'Orléans, son beau-père ! Tel était l'attirail dont la princesse se chargeait la tête. »

(Continueur des mém. de Bachaumont.)

Il n'est pas difficile de voir, d'après cette description, que la mode s'inspirait de tout le sentimentalisme des romans de l'époque. Ce sont eux aussi qui en fournirent le vocabulaire : on avait des robes garnies en *plaintes indiscretes*, en *regrets superflus*, etc...

Voici, pour mémoire, la toilette d'une élégante en 1778 :

« M^{lle} Duthé était dernièrement à l'Opéra avec une robe de *soupirs étouffés* (1), ornée de *regrets superflus*, un point au milieu de *candeur parfaite*, garnie en *plaintes indiscretes*, des rubans en *attentions marquées*, des souliers *cheveux de la reine* (2) brodés de diamants en *coups perfides* et les *venez-y-voir* (3) en émeraude ;

(1) Sorte de satin broché.

(2) Louis XVI ayant trouvé un jour qu'une certaine étoffe était de même couleur que les cheveux de la reine, on s'ingénia à donner aux tissus à la mode la nuance de ceux-ci ; l'on envoya même à Lyon une mèche des cheveux de Marie-Antoinette pour obtenir exactement la teinte des *cheveux de la reine*.

(3) Couture de derrière aux souliers, ordinairement brodée de pierreries.

« frisée en *sentiments soutenus*, avec un bonnet de « conquête assurée garni de *plumes volages* et de « rubans d'œil abattu, un chat (1) sur le col, cou- « leur de *gueux nouvellement arrivé*, et, sur les « épaules, une *médicis* montée en *bienséance*, avec « un manchon d'*agitation momentanée*. »

Peu à peu, et peut-être signe des temps, les toilettes se simplifièrent ; les habits de cérémonie se virent relégués et ceux moins élégants furent à l'ordre du jour. De lois somptuaires, il n'en était plus question : chacun pouvait se vêtir comme bon lui semblait et telle étoffe ou tel tissu n'était plus exclusivement réservé à une classe spéciale de la société.

Depuis la malheureuse *affaire du collier*, Marie-Antoinette avait perdu le sceptre de la mode, et les fantaisies de l'habillement furent bien accueillies partout, sauf à Versailles.

Le *Mariage de Figaro*, dans lequel M^{lle} Contat, chargée du rôle de Suzanne, remporta un vif succès, mit en vogue les déshabillés à la Suzanne, les cheveux à la chérubin, les bonnets à la Figaro ; et le traité de 1786, qui levait les prohibitions qui avaient si longtemps entravé le commerce avec l'Angleterre, amena l'intrusion des modes d'Outre-Manche. La dentelle se vit de plus en plus reléguée par les façons nouvelles.

Chassée de la parure, elle se retrouvait pourtant encore dans les ornements d'église. Le cardinal de Rohan en possédait d'un prix inestimable et l'aube qu'il revêtait pour officier à Versailles, les jours de grande fête, était garnie d'anciennes dentelles en point à l'aiguille d'une valeur d'environ cent mille livres.

La Révolution porta à l'industrie dentellière, déjà languissante, un coup fatal. Plusieurs manufactures disparurent, parmi lesquelles Sedan, Charleville, Honfleur, Dieppe, Pont-l'Évêque, etc. Aurillac, les manufactures de Bourgogne périclitèrent.

Napoléon I^{er} fit son possible pour ramener à une période plus florissante cette industrie. La princesse Pauline, ayant commandé à M^{me} Lesœur, fournisseuse de dentelles de l'impératrice, une robe et divers objets dont le prix s'élevait à trois cent mille francs, elle déclara tout à coup qu'elle n'en voulait plus et les laissa pour compte à la marchande. Désolée, celle-ci en appela à l'impératrice, qui trouva la dentelle superbe, le prix raisonnable, et exposa le cas à l'empereur. Celui-ci fut émerveillé en voyant les articles fournis : « Comme l'on travaille bien en France ! dit-il ; je dois encourager pareil commerce. Pauline a tort ». Il paya la note et distribua les dentelles aux dames de la cour.

Protégées par l'empereur, les fabriques d'Alençon, de Bruxelles et de Chantilly se prirent à renaître ; mais c'est en vain que l'on essaya de ressusciter celle de Valenciennes. La mode des dentelles était revenue dans toute sa splendeur.

Les mémoires de la duchesse d'Abrantès nous mentionnent quelles étaient alors les richesses d'une corbeille de mariée, et leur auteur nous décrit également une robe de Joséphine, « montante et faite comme une redingote avec, tout autour, un magnifique point d'Alençon, haut de deux mains et abondamment froncé, orné de nœuds en ruban bleu turquoise ». Le trousseau de Marie-Louise, de toute beauté, était orné de dentelles qui, si elles devaient être reproduites aujourd'hui, coûteraient un million. Sa garniture de lit, d'une richesse inouïe, était un étalage, une vraie profusion de dentelles, depuis le baldaquin jusqu'au couvre-pieds, en point d'Alençon très fin. Le motif principal représentait les armes de l'Empire entourées d'un essaim d'abeilles. Un rideau, appelé le *tapis de Diane*, avait, au milieu, un sujet allégorique représentant la naissance du roi de Rome ; il avait été exécuté à Bruxelles.

Sous la Restauration, la fabrication des dentelles subit une nouvelle et violente crise due à la concurrence énorme que lui faisait un tissu récemment créé, le tulle ; mais elle en triompha sous Louis-Philippe. C'est sous son règne, en 1840, que la ville de Valenciennes offrit à Madame la duchesse de Nemours un des plus beaux spécimens de son industrie, sous forme d'une coiffe de dentelle exécutée par quelques vieilles dentellières que dirigea M^{lle} Ursule Glairo.

L'Alençon, qui se releva vers 1840, est devenue la reine des dentelles et a atteint une richesse de dessin et une perfection sans égale. C'est à Argentan que se font les ouvrages les plus chers du point d'Alençon, dont un des plus beaux produits modernes est le volant de robe de l'impératrice Eugénie, qui valut vingt-deux mille francs, et sa robe de noces, estimée deux cent mille francs, transformée en un rochet, offert au pape.

D'autres fabriques, telles que Bailleul, Lille, Arras, Le Puy, etc., sont également florissantes et à même de lutter contre la concurrence étrangère. Bon nombre d'ouvrières y gagnent leur subsistance, car la dentelle est un travail essentiellement féminin. L'invention de la dentelle mécanique, loin de nuire à la véritable, lui a donné plus de prix encore, tout en mettant à la portée des petites bourses une garniture seyante et gracieuse. Il y a quelques années, la mode, toujours exigeante et volage, semblait avoir délaissé une fois de plus la dentelle ; aujourd'hui, sans retomber dans les ridicules exagérations de jadis, elle l'intronise avec plus de succès que jamais. Cette mode durera-t-elle ? Il est à supposer que oui, car elle est marquée au coin du bon goût, et toutes nos élégantes contemporaines sont peut-être au fond de l'avis de M^{me} Récamier qui, bon juge en la matière, déclarait que la dentelle constitue « une parure sans laquelle aucune femme ne saurait être vraiment belle ».

H. DERVIAU.

(1) Collier de fourrure.



La Marquise Sabine

SUITE



L lui tendait la main en disant ces mots... Elle y mit la sienne, un peu tremblante ; et, s'efforçant de reprendre son calme, elle dit en riant :

— Pardonne-moi, j'ai tort ; la barbe te donne un air si vénérable...

— Que tu as cru me devoir du respect comme à un patriarche... Merci. Souviens-toi que je suis toujours le « frère André », comme tu m'appelais avant mon

départ. Maintenant, donne-moi des nouvelles de ta mère.

Un nuage de tristesse se répandit sur le front de la jeune fille.

— Toujours de même ! Sabine a dû te l'écrire : la paralysie est complète. Pas de guérison possible, hélas ! C'est une longue agonie... Ah ! elle se réveille, continua-t-elle en tournant soudain la tête vers un coin du bureau. Entrez bien vite, je vais fermer le guichet.

Près de la croisée, dont le store baissé tamisait les rayons du soleil, une femme, jeune encore, était étendue sur une chaise longue à roulettes. Malgré la chaleur, un châle en lainage des Pyrénées lui couvrait les épaules, et le reste du corps était entouré d'une chaude couverture. Elle ne fit pas un mouvement à l'arrivée d'André et de Sabine, mais ses yeux eurent un éclair de joie, et ses lèvres mirent un baiser maternel sur le front qu'ils lui tendaient tous les deux.

— Mon enfant, quel bonheur de te revoir, dit-elle au jeune homme, d'une voix très douce comme celle de sa fille. L'absence opère vraiment d'étonnantes transformations : sans ta sœur, je ne t'eusse pas reconnu.

Sabine se mit à rire.

— Ces surprises du retour sont bien amusantes ! Ce matin, nous avons eu des extases l'un devant l'autre : André ne retrouvait plus la gringalette qu'il aidait généreusement à boire le quinquina ou l'huile de foie de morue ; moi, je cherchais le menton imberbe sur lequel nous passions, avec Michèle, des ingrédients de tout genre pour faire

pousser quelque chose... Nos cosmétiques étaient bons, Michèle. Comme le « quelque chose » a poussé !!

La jeune directrice de poste regarda André Gueldry.

— Une forêt ! dit-elle.

Puis, se tournant vers Mme Darnal :

— Le cœur d'André n'est pas changé, lui, maman. Il s'est souvenu de sa compagne de jeux. Voyez le bel éventail.

— Un éventail ! Hélas ! mon pauvre enfant, Michèle n'ira jamais dans le monde.

— Qu'en sait-on ? s'écria Sabine. En attendant, elle s'en servira pour chasser les mouches de cet odieux bureau. Bon ! on frappe au guichet pour un timbre d'un sou, j'en suis sûre. Ils ne comprennent rien à l'amitié, ces gens-là.

Pendant que Michèle reprenait son service, Mme Darnal appela du regard le jeune homme tout près de sa chaise longue, et demanda à voix basse, en désignant sa fille :

— Elle est bien changée, n'est-ce pas ?

— Un peu plus pâle, murmura-t-il.

— Oui, plus pâle, plus maigre. Elle était si brillante de santé, cependant ! Pauvre petite ! Il lui faudrait de l'air, du repos : deux impossibilités. Ce bureau est une prison, et moi, je suis une terrible fatigue pour elle.

— Une fatigue très aimée en tous cas, dit Sabine... Allons, le guichet se referme. Embrassons-nous loin des regards indiscrets, et partons.

— Déjà ! s'écrièrent à la fois les deux femmes.

— Oui, André est attendu, et je vais profiter de son absence pour mettre de l'ordre dans sa chambre : les malles, les vêtements, les ficelles, les paquets encombrant tout. On se reverra plus longuement demain, n'est-ce pas, André ?

— Oui, si toutefois je ne dois pas gêner.

— Un frère ne gêne jamais, dit Michèle ; et, ajouta-t-elle plus bas, maman sera si heureuse de te voir !

— Alors, à demain.

— A demain.

Quand André et Sabine se retrouvèrent dans la rue, ils restèrent un instant silencieux, préoccupés évidemment l'un et l'autre de cette courte entrevue.

— Quelle existence a cette pauvre enfant! dit enfin André.

— Oui, c'est rude! Une âme moins vaillante défailtrait sous la croix. Et je souffre, je t'assure, de ne pouvoir partager mon superflu avec Michèle. Je l'aime tant!

Comme la jeune fille achevait ces mots, ils arrivaient devant le perron de la villa. Sabine retira vivement la main qu'elle appuyait sur le bras de son frère; puis, se tournant vers lui, elle fit une révérence en trois temps digne du siècle dernier.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle avec gravité, d'avoir bien voulu me servir de cavalier. Croyez que je suis sensible à cet honneur, et je vais vous en témoigner ma profonde reconnaissance en allant ranger soigneusement votre défroque de voyageur.

Là, nouvelle révérence encore plus accentuée que la première. André éclata de rire.

— Jamais je n'ai vu une créature passer si vite du grave au doux...

— Du plaisant au sévère, acheva Sabine en montant le perron. On connaît ses classiques, monsieur.

— Fort bien! mon père ne doit pas s'ennuyer avec toi?

— J'espère que non; grâce à mon nez, sans doute (signe d'esprit, tu me l'as appris tantôt), j'ai des ressources d'imagination et de conversation étonnantes; tu en jugeras!

— Bon! En attendant, au revoir, petite fille.

— Au revoir, père grand.

III

A douze kilomètres environ de la fabrique dirigée par M. Gueldry se trouve, coquettement assis, au bord d'une rivière appelée l'Auzon, le village de Chomelis. Les maisons, exposées en plein midi, se mirent dans les eaux bleues et transparentes, tandis qu'elles sont protégées des vents du nord par une ligne ininterrompue de collines couronnées de sapins.

Rien de frais, rien de charmant comme ce coin de terre qui unit à la fertilité de la vallée tout le pittoresque des pays montagneux! Aussi, comprend-on qu'au x^e siècle, un riche et puissant marquis de Barsannes, après avoir vaillamment guerroyé et largement festoyé, ait songé, las des batailles et des fêtes de la cour, à fixer sa demeure dans cette solitude.

Le château a fort grand air, au milieu de son cadre de hautes futaies. Sa pureté architecturale, conservée intacte par des restaurations intelligentes, ses dentelles de pierre, ses clochetons délicats, ses encadrements ajourés en font la merveille du département : une merveille citée par le *Joanne*, visitée assidûment par les archéologues.

Mais si les tourelles se dressent fièrement dans les airs, si l'écusson des de Barsannes (aigle sur champ d'azur, avec l'orgueilleuse devise : « *Très haut* ») s'étale sur la grande porte, sans avoir souffert des injures du temps, à peine franchit-on cette porte que la devise semble une ironie.

Il faut être tombé *très bas*, très bas dans la misère pour que pareille dévastation se soit produite à l'intérieur. De vieux meubles, quelques objets d'art ornent encore le vestibule, la salle à manger et le salon, pièces d'apparat destinées à tromper, à éblouir l'étranger. Partout ailleurs, le juif a puisé à pleines mains.

Les murs, vœufs de tentures, laissent voir un simple crépissage, et les clous supportant autrefois les tableaux de prix. Commodes en bois de rose, chiffonniers finement incrustés, bergères au petit point, tapis de Flandre et de Beauvais, pendules de Boule, tout a été emporté par une de ces tourmentes dont bon nombre de familles connaissent les navrants mystères.

Nul bruit de pas ne résonne dans les appartements dénudés... Depuis qu'un marchand de Paris est venu faire une dernière razzia, la marquise Léone de Barsannes de Savigné a poussé tous les verrous pour que des regards indiscrets ne puissent contempler cette effroyable débâcle. Seules, au premier étage, la chambre de la marquise et celle de son fils, le marquis Herbert, restent habitables. On ne leur a conservé que deux épaves du luxe passé : un lit à colonnes torsées qui fut celui de Jean Stuart, duc d'Albany, durant un séjour au château de Barsannes; et un fauteuil sur lequel s'assit François I^{er} quand, après la bataille de Pavie, il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy..... Honneurs insignes relatés dans les parchemins de famille.

Ces meubles, très beaux, contrastent péniblement avec la banalité de ceux qui les entourent. Hors du cadre voulu, ils semblent parler, dans un langage muet, mais éloquent, du néant des richesses, de la vanité des grandeurs humaines.

La marquise Léone n'a jamais pu ou jamais voulu comprendre ce langage. Les coups de foudre se sont succédé, détruisant son bonheur, son ambition, sans qu'elle ait courbé son front altier. Avec une froideur méprisante, elle a vu les objets précieux, les vieux souvenirs, passer un à un aux mains des antiquaires. Sans apparence de regret, elle a fait vendre son hôtel de Paris, des fermes, la moitié du parc de Barsannes; puis, finalement, quittant le monde où elle ne pouvait plus vivre selon son rang, elle s'est retirée dans son château hypothéqué, aussi fière, aussi dédaigneuse, qu'elle l'était autrefois en plein éclat de beauté, de jeunesse et de fortune.

Tout a croulé autour d'elle, mais il lui reste son titre, sa noblesse... Un titre authentique, une noblesse de vieille date; c'est assez pour que, fidèle à la devise de ses ancêtres, elle se place sur

un piédestal, au-dessus du commun des mortels, « très haut », presque aussi haut que Dieu, auquel, du reste, elle ne pense pas.

Bat-il un cœur sous cette enveloppe orgueilleuse? Les égaux de la marquise n'ont pas songé à se le demander : l'esprit étant, dans le monde, une monnaie plus courante, plus appréciée que le sentiment. Les humbles, les petits sont unanimes pour la négative. Pressés par la misère, ils vont au château, ou s'adressent à la châtelaine, quand elle se trouve sur leur route; mais si le secours leur est parfois accordé, aucun regard compatissant ne l'accompagne, aucun sourire ne console le vieillard et l'enfant, aucune parole ne donne un encouragement, une espérance.

On craint, on respecte M^{me} de Barsannes; on ne l'aime pas.

Quelques intimes seulement savent quelle nature ardente cache cette apparence très froide, quelle passion nourrit ce cœur qui semble invulnérable.

Mariée fort jeune à son cousin, être frivole et dissipateur, la marquise oublia toutes ses désillusions le jour de la naissance de son fils. C'est lui qu'elle aime, depuis la première heure, d'un amour unique, jaloux, égoïste, insensé! Herbert ne l'a jamais quittée.

Un précepteur, durant de longues années, vint donner des leçons à l'enfant sous l'égide de la mère.

Quand il s'agit de choisir une carrière, oubliant l'ébranlement de sa fortune devant la perspective d'une séparation possible, la marquise déclara qu'un de Barsannes avait assez d'être gentilhomme sans aller porter la toge ou l'épée. Et le jeune homme, intelligent, mais orgueilleux comme sa mère, au lieu de devenir « quelqu'un », demeura un « désœuvré ».

L'effondrement de la noble maison de Barsannes n'était pas alors chose accomplie. Le marquis, par une dernière folie, avait contracté de forts emprunts, espérant réaliser de brillants bénéfices dans une entreprise qui paraissait sérieuse. Durant quelques années, les actionnaires se partagèrent des dividendes exorbitants. En ce moment, il eût été facile à Herbert, beau et charmant cavalier, très recherché par le Tout-Paris aristocratique, de faire un mariage selon son rang et ses goûts. Mais la mère arrêta net chaque négociation entamée à ce sujet. « Son fils était trop jeune... Il n'était pas pressé de se marier... Plus tard, on verrait... » En réalité, elle voulait le garder uniquement pour elle aussi longtemps que possible, se réservant ensuite de faire un choix judicieux car elle n'aurait qu'à choisir, elle n'en doutait pas! Parmi les orphelins riches et titrés. Elle en prendrait une, douce, bonne, et assez insignifiante au physique comme au moral, afin de conserver un empire souverain sur le cœur de son fils.

Herbert n'avait, certes, pas une nature faible, mais il aimait passionnément sa mère; de plus,

très jeune, en effet, il se souciait peu de se lier par un engagement aussi sérieux que le mariage. Il continua donc sa vie de plaisirs jusqu'au jour où, rencontrant sur la plage de Trouville une Américaine idéalement jolie, il déclara à M^{me} de Barsannes qu'il voulait l'épouser.

Le coup de foudre, amené souvent par les romanciers pour le besoin de la cause, n'avait pas été prévu par la mère, et son désespoir fut d'autant plus grand que miss Eidel Himhelwood réunissait, soit dans sa famille, soit dans sa personne, tout ce qui pouvait flatter la vanité d'Herbert, charmer ses regards et captiver son cœur.

Avec une rare diplomatie féminine, la marquise mit tout en œuvre pour amener le jeune homme à renoncer à son projet. Elle échoua devant un amour chaque jour grandissant.

Alors, mordue au fond de l'âme par une jalousie atroce, par une douleur sans nom, la fière grande dame, que nul revers n'avait pu abattre, connut le découragement et les larmes amères.

Élevée par une mère impie, elle ignorait qu'au pied de la Croix, on trouve force, consolation, oubli de soi-même; que la prière, ce vol de l'âme, nous élevant vers des régions infinies, mystérieuses, fait paraître bien mesquines les préoccupations égoïstes d'ici-bas. Elle ignorait, ou voulait ignorer que *tout* ne finit pas avec nous. Et, tandis que, le jour, elle s'efforçait de sourire aux rêves de son fils, durant ses nuits sans sommeil, elle répétait avec désespoir :

— Le jour de son mariage, je me tuerai.

La mort entra, en effet, à l'hôtel de Barsannes; mais une mort non voulue, nullement cherchée, jointe à un de ces coups foudroyants appelés « Fatalité » par un certain nombre, « Providence » par les chrétiens, qui jugent plus sainement, et envisagent les choses à la lumière de la foi.

Deux jours après les fiançailles d'Herbert et de miss Eidel, l'entreprise dans laquelle M. de Barsannes avait mis, avec les capitaux d'autrui, ses espérances pour le relèvement de sa fortune, s'effondra subitement comme s'étaient effondrées tant d'autres du même genre... Foudroyé par cette catastrophe, le marquis, atteint de congestion, tomba pour ne plus se relever.

Dès la première heure, sans feindre des regrets qu'elle n'avait pas, M^{me} de Barsannes envisagea la situation. Il fallait rendre les fonds empruntés, afin de conserver l'honneur sauf; pour cela, tout vendre... Ensuite? Ensuite... Ce serait la misère... Mais cette misère, Herbert ne la connaîtrait pas, si miss Eidel restait fidèle à ses engagements, malgré les faits survenus. Quant à la marquise, elle savait qu'une fois le mariage accompli, l'avenir n'existait plus pour elle... Froidement, uniquement occupée de préserver son nom d'une souillure, elle pressa les hommes d'affaires de liquider la situation. Des affiches annoncèrent la vente de

l'hôtel, des fermes, de la moitié du parc de Barsannes.

Alors, la ruine étant publiquement connue, il arriva qu'un jour une petite boîte fut remise au marquis Herbert. Elle contenait la bague des fiançailles, passée peu auparavant, avec tant de bonheur, au doigt de miss Eidel.

Pour le jeune homme, ce fut un désespoir farouche, une déception immense, d'autant plus immense qu'aucun travail ne venait l'en distraire. Pour la mère, ce fut la résurrection!

Que lui importaient les tracas du présent, la misère qui l'attendait, maintenant qu'elle retrouvait son fils!...

Rien ne lui coûta, non, rien, de ce qui eût été un déchirement pour mille autres. Quand le vieil hôtel fut vendu, elle quitta Paris. Le sourire du triomphe était sur ses lèvres, l'allégresse dans son cœur... La lionne emmenait son lionceau, se promettant, cette fois, de le garder si bien qu'elle seule pût en disposer à son gré.

Herbert partit avec une hâte fiévreuse... Paris lui faisait horreur; le bruit le fatiguait; et le médecin de la famille avait dit en secret à la marquise que, même sans la nécessité absolue de cette installation au château de Barsannes, un séjour à la campagne s'imposait pour ranimer le jeune homme, dont le marasme dégénérait en maladie de langueur.

IV

Il y a dans le silence des grands bois, dans le spectacle varié des beautés de la nature, un apaisement bien connu de ceux qui ont souffert... Quand, à ce silence, à ce spectacle, se joint l'air vif et balsamique des sommets, il faut que le physique soit profondément atteint pour qu'il ne ressent pas l'amélioration survenue dans le moral.

Herbert était jeune et vigoureux. Au bout de quelques mois, son visage se couvrit d'un hâle salubre, ses yeux perdirent leur regard atone, ses lèvres leur expression amère; il ne resta plus de longues heures, immobile et pensif, dans la solitude de sa chambre; mais, le fusil en bandoulière, il partit, dès l'aube, se fatiguant à la marche, parcourant en tous sens les grands bois de pins, fouillant les landes de bruyère, escaladant les montagnes. L'appétit, le sommeil revinrent avec ces courses folles; et le médecin, qui l'avait soigné à Paris, arrivant un jour inopinément au château, déclara en toute sincérité, à la marquise, que la guérison était complète et avait été plus rapide qu'on ne pouvait l'espérer.

Mais, si le jeune homme avait repris ses forces premières, si sa douleur avait perdu ce quelque chose d'excessif qui exalte ou anéantit tout d'abord les éprouvés de la vie, cette douleur ne persistait pas moins au plus intime de son âme.

Herbert était loyal, généreux, enthousiaste; son cœur, encore très neuf, avait choisi miss Eidel comme le papillon choisit la rose pour son éclat et sa beauté; et la désillusion lui était d'autant plus rude qu'il avait cru fermement qu'à cette beauté, à cet éclat, se joignaient toutes les qualités de l'ange. Maintenant, humilié, déçu, ne pouvant, malgré lui, oublier la grâce, l'esprit de sa fiancée, il se fatiguait en exercices physiques pour éviter de songer au passé, à l'avenir.

Le passé, c'était le malheur irrémédiable! L'avenir, une suite de regrets! Les fleurs peuvent-elles s'épanouir dans la cendre? L'avalanche ne détruit-elle pas tout sur son passage?

Herbert, irréligieux comme sa mère, oubliait que Dieu préside à la destinée de tous les êtres de la création. Au milieu des vieilles ruines ou du sable du désert, le vent porte une petite graine à travers l'espace, et, bientôt, une plante suave et délicate entr'ouvre ses pétales aux yeux charmés du voyageur... Lamartine n'a-t-il pas vu un jour « une branche de saule séparée du tronc par la tempête? Une femelle de rossignol y couvait encore son nid à la dérive, et le mâle suivait du vol ses amours sur un débris? »

Pourquoi, comme la fleur, comme l'oiseau, le cœur de l'homme ne résisterait-il pas à l'orage? Des rayons plus lumineux, un calme plus grand récompensent toujours, au sortir de la crise, la virilité chrétienne...

Herbert possédait seulement la virilité « mondaine »... Il traînait son fardeau avec une aigreur, un découragement qui n'échappaient pas à l'œil perspicace de la marquise. Après une année écoulée ainsi, voyant que sa tendresse ne pouvait rien sur ce cœur malade, elle fit un choix parmi les jeunes filles qu'elle connaissait et pressa Herbert de prendre une décision... Il le fallait, disait-elle, pour conserver leur vieux nom et redonner de l'éclat à la maison de Barsannes.

Il répondit, sans même réfléchir, que mesdemoiselles une telle et une telle lui étaient indifférentes, le mariage désormais pour lui une simple affaire; qu'en conséquence, il laissait à sa mère liberté absolue d'agir.

« Liberté absolue d'agir! »

Elle ne demandait que cela. Sans même prévoir la possibilité d'un refus, tant son fils et son antique noblesse lui semblaient choses désirables, elle commença des démarches.

Les réponses négatives se succédèrent sous les cachets armoriés des « amis » de la marquise, accompagnées naturellement de maints regrets sincères, de maintes phrases affectueuses, sous lesquelles se devinait soit la compassion, soit une joie maligne.

Cette compassion feinte, cette joie cachée blessèrent la fière grande dame plus encore peut-être que les refus eux-mêmes. Elle connaissait le monde, cependant!... Mais elle n'aurait jamais cru

que ses coups de griffes pussent atteindre les de Barsannes, que le marquis Herbert, son fils, fut mis de côté pour une question d'argent.

— Je comprendrais cela d'une étrangère, dit-elle un jour au notaire Allot, en songeant à miss Eidel; une étrangère peut ignorer, dans une certaine mesure, ce que nous valons... En France, qui ne connaît nos quartiers de noblesse! Y a-t-il donc tant d'aristocratie de bon aloi pour faire fi d'une des plus anciennes maisons du royaume? On préférera, sans doute, tendre la main à un baron de l'Empire ou à quelque prince de la finance!... Nous dégénérons, maître Allot.

Le notaire fixa sur sa cliente ses petits yeux perçants.

— Peut-être, madame la marquise... Convenez, toutefois, que les exigences d'un certain rang étant très grandes, la vie, de nos jours, très coûteuse, les parents n'ont pas tort en désirant de la fortune chez le gendre qu'ils destinent à leur fille, surtout quand cette fille en a peu par elle-même.

— Pour ceux-là, passons, je comprends. Mais, les autres? Excusez-vous, par exemple, les de Theil, le banquier Barnerof et le vieux général Clozery?

Maître Allot sortit sa tabatière et aspira longuement une prise.

— Reine de Theil, Marie Barnerof et Suzanne Clozery sont bien laides! murmura-t-il.

— Il ne s'agit pas de cela; répondez carrément à ma question.

— Eh bien, madame la marquise, les de Theil, le banquier Barnerof et le général Clozery ont une belle fortune, c'est vrai, mais... le château de Barsannes est hypothéqué...

Malgré son empire sur elle-même, la marquise pâlit.

— Alors, dit-elle d'un ton amer, nous sommes au ban de la société?... La bourgeoisie ayant, de nos jours, les mêmes exigences que la noblesse, il reste à Herbert la ressource d'épouser une paysanne.

Un fin sourire passa sur les lèvres du notaire.

— J'ai mieux que cela à vous offrir, souvenez-vous-en, madame la marquise.

— Cette petite Gueldry? Une roturière, maître Allot!

— C'est ce que vous m'avez déjà répondu il y a deux mois, sans vouloir m'écouter davantage. Oserai-je, aujourd'hui, vous prier de réfléchir à ce que je vais vous dire: les Gueldry sont des roturiers, soit. Est-ce une honte? On ne choisit pas sa naissance, elle dépend d'un Être plus puissant que nous; mais on choisit sa voie suivant ses aptitudes et son intelligence.

Un Gueldry, d'abord simple valet de ferme, se sentit subitement le goût du commerce. Cent francs, toute sa fortune, lui servirent à acheter quelques douzaines de mouchoirs et une ou deux pièces de cotonnade. Il était observateur, éco-

nome, tenace, robuste et jeune. Le monde s'ouvrait grand devant lui... La balle au dos, il parcourut la France, puis l'étranger. Quinze ans plus tard, ayant en poche une somme assez rondelette, il revint au pays... Simond, le marchand de toiles, était mort depuis peu; ses héritiers mettaient en vente la fabrique, une vraie mesure! Gueldry l'acheta un prix dérisoire, y fit d'intelligentes réparations, et, voulant se créer un intérieur, épousa la fille du riche fermier Perraud, son voisin, qui lui apporta en dot de beaux deniers, d'abord, puis le terrain sur lequel la villa est construite. Ce Gueldry était le père du Gueldry actuel...

— Par conséquent, le grand-père de M^{lle} Gueldry, interrompit la marquise. Mes félicitations, maître Allot! C'est vous, un vieil ami, qui conseillez aux de Barsannes de s'allier à la petite-fille d'un colporteur?...

Le notaire regarda bien en face sa noble cliente; puis, sans s'émouvoir, mais d'un ton un peu sarcastique:

— Vous me faites l'honneur de m'appeler « un vieil ami »? Eh bien, comme ami, et j'ajoute comme notaire, je vous engage à ne pas repousser sans examen cette idée d'alliance. Sabine Gueldry est la petite-fille d'un colporteur, oui; elle est la fille d'un homme commun, sans instruction, oui encore; ses parents ont été des travailleurs, le temps leur a manqué pour être des écoliers. C'est un malheur! Est-ce un vice? Le certain est que leur enfant peut porter la tête haute: l'origine de sa fortune et sa fortune elle-même sont absolument honnêtes. En dirait-on autant de la plupart des riches de nos jours?

Le notaire s'était levé; et une telle indignation animait son visage, si placide d'habitude, que M^{me} de Barsannes le regardait, étonnée de cette transformation soudaine.

— Allons, calmez-vous, dit-elle, après un court silence... J'admets qu'à l'époque actuelle l'aristocratie se vend, se rabaisse; la fortune, hélas! n'est plus chez nous! Si nous voulons soutenir l'éclat de notre maison, il faut donc tendre la main aux puissants du jour... Encore, vous le voyez, nous sommes repoussés.

— Je n'admettrai jamais qu'on tende la main à des scélérats, parce que ces scélérats ont un titre, une position, de la richesse. L'hermine doit s'unir à l'hermine, laissant les boucs fraterniser entre eux. Madame la marquise, au prix de tous les sacrifices, vous avez conservé votre nom intact; si, dans votre monde ou dans la bourgeoisie, vous aviez trouvé une femme pour le marquis Herbert, le nom des Gueldry n'eût pas été prononcé, je vous en donne ma parole. Tout a échoué... Comme vous désirez retenir le marquis auprès de vous, et sortir d'une situation... pénible, je vous indique un moyen qui me semble bon... M. Gueldry ayant hypothèque sur le château, ce mariage arran-

gerait toutes choses. Pourquoi ne demanderiez-vous pas à ce sujet l'avis de M. de Savigné ?

La marquise bondit :

— L'avis de M. de Savigné ! Décidément, maître Allot, je ne vous reconnais plus aujourd'hui. Depuis mon mariage, accompli contre son gré, mon frère, je vous l'ai déjà dit, ne s'est pas départi de sa froideur ! Si, pourtant, une seule fois ; il a toujours aimé Herbert et, ce dernier étant arrivé à l'âge d'homme, il insista pour l'avoir comme secrétaire. Mon frère avait alors l'ambassade d'Espagne... Jugez un peu !... Je refusai net...

— Un tort ! murmura le notaire.

— Ceci me regarde seule, dit sèchement la marquise. Selon moi, on n'a pas un fils pour vivre séparée de lui. Bref ! la froideur de M. de Savigné, froideur très partagée par sa femme, s'est si bien accentuée, que je reçois environ une ou deux lettres par an. Herbert, lui, entretient une correspondance assez régulière avec son oncle ; mais elle manque d'intimité, depuis le refus dont je viens de vous parler.

— C'est fâcheux ! vraiment fâcheux ! M. de Savigné n'a pas d'enfant, madame la marquise...

Elle l'interrompit d'un geste plein de hauteur.

— Ce qui m'interdit toute avance, ne le comprenez-vous pas ? Je serais heureuse, très heureuse d'une réconciliation avec mon frère ; je l'ai tendrement aimé jadis ! Quant à faire les premiers pas, jamais !

— Ne pensez-vous pas, cependant, que, grâce à son intermédiaire, le marquis Herbert pourrait contracter une union selon son rang ?

Une vive rougeur empourpra le visage de la marquise, tandis que la jalousie accélérât les battements de son cœur.

— Maître Allot, dit-elle enfin, recouvrant son calme, jusqu'à ce jour, soutenue par votre expérience des affaires, je suis sortie de difficultés sans nombre ; j'espère encore mener à bien le mariage de mon fils sans M. de Savigné. Voyons, quelle serait la dot de cette petite Gueldry ?

— Cinq cent mille francs ; de plus, mon ami désirant ardemment garder sa fille auprès de lui, peut-être pourrait-il y avoir quelques arrangements au sujet de l'hypothèque du château.

— Et... comment est votre protégée ?

Un bon sourire parut sur les lèvres du notaire :

— Vous allez m'accuser de partialité, madame la marquise : ma protégée est aussi ma filleule, je la trouve charmante.

D'un ton sec, la marquise demanda :

— Charmante... au physique ? au moral ?

— Au moral, oui, sans hésitation aucune. Sabine, par sa douceur, ses nombreuses qualités, est la consolation de son père, en même temps que le bon ange des ouvriers de la fabrique.

— Ah ! elle est douce ?

— Très douce, très bonne ! Quant au physique, que vous dirai-je ? Sabine n'a pas la régularité de

traits que vous désireriez, sans doute ; elle n'a rien non plus de la frêle aristocratie de vos fleurs de serre parisienne ; c'est une plante vigoureuse, poussée en plein air, exubérante de fraîcheur et de sève.

— Une campagnarde !

— Une campagnarde dans le bon sens du mot. Ce que je vous dis là ne sert, au reste, pas à grand'chose. Voyez par vous-même. Demandez d'abord à visiter la fabrique ; retournez-y plus tard pour un petit achat quelconque ; exprimez ensuite à M. Gueldry le désir d'admirer sa variété de roses, vraiment unique dans la région ; ici ou là, vous rencontrerez certainement Sabine et jugerez si elle peut convenir au marquis Herbert.

— Cette petite a-t-elle été élevée dans une pension... avouable ?

— Mon ami n'a pas voulu se séparer de sa fille : celle-ci était externe au couvent de Vorey.

— C'est complet ! M^{lle} Gueldry doit avoir une éducation et une instruction raffinées.

Le notaire se leva et répondit tranquillement :

— Le couvent, par sa position exceptionnelle sur la hauteur, sa ceinture de pins aux saines émanations, sert en quelque sorte d'infirmerie aux religieuses de Saint-Joseph. Sabine était encore enfant quand une jeune sœur, dernier rejeton d'une noble famille étrangère, y fut envoyée pour essayer de rétablir sa santé, profondément atteinte. La fillette donna toute sa compassion, toute sa tendresse aussi, à cette malade si faible, si pâle ; et la malade répondit à cette compassion, à cette tendresse, par un attachement profond, un intérêt vraiment maternel. Devenue plus robuste, on la chargea spécialement de Sabine. L'élève était intelligente, malléable, aussi les leçons de tous genres de sœur Marie-Bernard furent-elles couronnées de succès.

— Je vous crois, dit la marquise, non sans ironie, votre filleule est une vraie perle ; une perle de village, toutefois !...

Maître Allot s'inclina :

— Vous avez raison, madame la marquise, Paris ne doit pas en produire d'une pureté aussi parfaite. Au reste, je vous le répète, voyez par vous-même. En cette affaire, je suis simplement l'instigateur ; il est évident que vous devez être le juge.

La marquise lui tendit la main :

— Malgré vos méchantes boutades, vous nous êtes très dévoué, mon ami, et vous affirmez une fois de plus aujourd'hui votre dévouement à notre maison. Quel que soit le résultat de mes réflexions, je vous remercie.

— De père en fils, mes aïeux ont été honorés de la confiance de la famille de Barsannes au temps de sa splendeur ; il est donc juste que, dans l'adversité, je mette mes conseils à votre service. Or, pesez toutes choses ; vous vous convaincrez que le mariage Gueldry clôt la série de vos embarras financiers présents et futurs.

Le notaire partit; et, tandis que son cabriolet roulait sur le chemin poudreux, il murmurait :

— Mme de Barsannes est susceptible d'attachement; elle-même vient d'avouer son affection pour M. de Savigné, et je sais, moi, le culte qu'elle a voué au marquis Herbert. Pourquoi Sabine, par son esprit, sa grâce, sa nature tendre et délicate, ne prendrait-elle pas une place dans ce cœur aux sentiments passionnés?... Connaître cette enfant, c'est l'aimer... Eh bien, madame la marquise, je

vous le prédis, vous l'aimerez un jour, la petite roturière dont vous parlez si dédaigneusement. Quant au marquis...

Le cheval fit un écart; maître Allot reprit la bride d'une main ferme et n'acheva pas sa phrase; mais le sourire très fin qui errait sur ses lèvres prouvait qu'il en pensait long sur les liens devant enchaîner Herbert.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



La Source

*Sur le cresson noir, sur les cailloux blancs,
Et sans une ride et sans un murmure,
Dans son berceau vert aux rideaux tremblants,
Dort la source froide, immobile et pure.*

*La broussaille horrible et la roche en pleurs
Couvrent son secret d'une ombre éternelle,
Et, fixe, elle est là comme une prune,
Entre les longs cils des iris en fleurs.*

*Elle est là, trop loin des lieux où nous sommes
Pour que rien de nous la trouble jamais,
Sous la forêt sombre et sur des sommets
Que ne connaît pas le pied lourd des hommes.*

*Les oiseaux du ciel, les passants de l'air,
Les grands aigles roux et les hirondelles,
Ceux-là seuls à qui Dieu donna des ailes,
Savent le trouver, le flot chaste et clair.*

*A travers la branche où sifflent les merles,
Sur l'émail de l'eau passent tour à tour
L'ombre et le rayon, la nuit et le jour,
L'un la criblant d'or et l'autre de perles.*

*De ces drames bleus le mouvant dessin,
Sans plus l'entamer, joue à sa surface :
Elle, jeune vierge, a le calme au sein,
L'ombre à ses côtés et le ciel en face.*

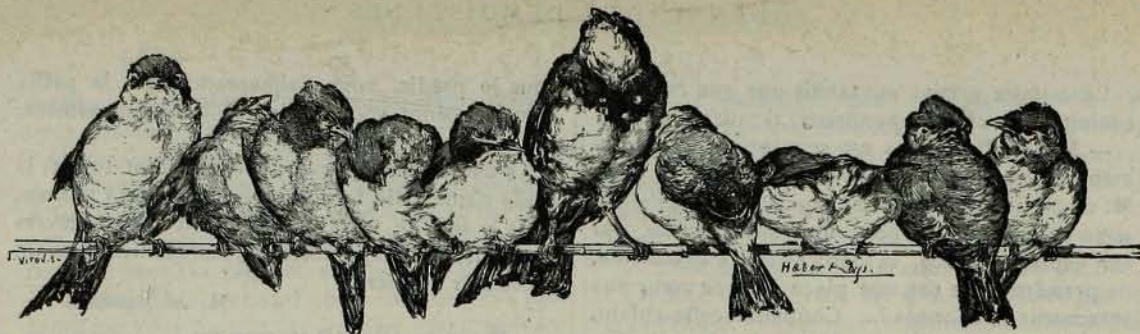
*Luis au fond du bois triste et murmurant,
Coupe de saphir où l'oiseau s'abreuve ;
Dors, lac assoupi qui seras torrent ;
Reste, goutte d'eau qui deviendras fleuve.*

*Dans tes rochers hauts comme le mépris,
Dans tes bois touffus comme la pensée,
O source farouche, à ces deux abris
Reste obstinément, limpide et glacée.*

*La mousse l'enchâsse, ô diamant noir,
Ce qui vient d'en haut en toi se reflète,
Silence fluide et divin miroir,
Larme d'azur — âme du poète !*

ÉDOUARD PAILLERON





EN JOUANT



MICHELLE ouvrit les yeux au moment où la pendule de sa chambre sonnait la demie de huit heures. C'était, pour la jeune fille, chose inusitée de se lever si tard. Pourtant, au lieu de sauter hors de son lit, comme elle le faisait, chaque matin, à

six heures précises, elle resta immobile, ses yeux, grand ouverts maintenant, errant parmi le désordre joyeux de sa chambre. Sur un fauteuil

s'était étalée, un peu froissée, sa robe de bal. Les cassures nettes du satin rose avaient des lumières dans le jour envahissant la pièce, malgré les rideaux baissés, roses aussi et transparents. Sur la table, pêle-mêle, des objets de cotillon s'entassaient : éventails, écrans, grelots dorés, rubans multicolores, écharpes d'argent. De tout cela sortaient en foule des souvenirs de la veille, — du matin, plutôt, — et Michelle souriait à des choses revues. Il lui semblait étrange de penser que, quelques heures plus tôt, deux heures à peine, elle portait sur sa robe soyeuse ces bibelots étalés.

Un chant de coq éclatant, impérieux, ramena Michelle au moment présent.

— Ah ! mes pauvres petits, dit-elle, je vous oubliais !

Cette fois, d'un bond, la jeune fille fut sur pieds. Elle prit sur une chaise une simple robe de laine grise, un tablier de toile écrue, à larges poches, plus pratique qu'élégant, et mit des sandales à semelles de corde, à lacets rouges, comme en portent les femmes en Béarn. Elle s'amusa à

placer près de ses pieds ainsi chaussés les mignons souliers de bal en satin, cambrés et souples, et rit du contraste. Elle prit sa robe rose, la secoua et, avant de la suspendre dans la grande armoire, fouilla dans la poche. Elle en retira un fin mouchoir de dentelle et un carton plié qu'elle ouvrit, effaçant les cassures :

Potage à la bisque
Saumon sauce verte

Michelle souriait... ses joues se rosaient.

Elle hésita un peu, puis, brusquement, dans un élan d'enfantillage, embrassa le bristol bleuté du menu. Et, tandis qu'elle le serrait dans son buvard, elle se revoyait soupant à la petite table carrée, entre son frère et Yves Derroy ; puis elle ne revit plus qu'Yves et s'absorba dans ce souvenir jusqu'au moment où, stridente et claire, la voix du coq de nouveau la tira de ses songeries. En courant, elle traversa le grand corridor aux portes étroites, régulièrement rangées comme des portes de cellules en un couloir de couvent. Elle descendit le large escalier de pierre. Dans le vestibule, trois grands chiens étendus se levèrent à son arrivée et, jappant, lui sautèrent aux épaules.

— Allons, paix ! Voyons, à bas !

Mais les chiens s'obstinaient, sachant que leurs caresses, un peu brutales, étaient bien venues de la jeune fille. Une épagneule arrivait du dehors en bondissant, ses soies fauves dorées dans le soleil en coulées plus claires.

— Ah ! dit Michelle, te voilà, ma belle ? Tu pensais déjà que ta maîtresse était partie sans toi, dis, ma Nora ?

Nora, de ses dents aiguës de jeune chien, happa le bord du tablier de toile écrue et se fit remorquer en grognant de joie, tandis que Michelle secouait son tablier en riant. Elle entra ainsi dans la cuisine, précédée des trois chiens, traînant Nora et riant toujours. Une voix grondeuse s'éleva qui fit se tapir sous la table les trois chiens et fuir, en maugréant, deux chats dont ils prenaient la place.

Seule, confiante en la protection de Michelle, Nora continua ses gambades.

— Bonjour, Ninette; comment vas-tu?

— C'est vous, *madamiselle*? Vous ne pouviez pas laisser les bêtes dehors, dites? pour une fois! Comment avez-vous fait pour vous en passer hier soir? Fallait donc les emmener!

— Oh! hier soir, dit Michelle, je me suis bien amusée!

Elle était habituée aux façons de Ninette et ne s'en troublait guère. Depuis cinquante-quatre ans que Ninette était dans la maison, elle s'était chahutée d'abord avec la grand'mère de Michelle, puis avec sa mère et sa tante; maintenant, elle continuait avec la jeune fille, qu'elle adorait, cependant. De mère en fille, on disait: « Cette Ninette est insupportable! » Et, cela bien établi, comme on la savait honnête et dévouée, on l'avait supportée d'abord, aimée ensuite; elle était devenue de la famille, peu à peu.

— Vous êtes-vous tant amusée, *madamiselle*, que vous en ayez perdu l'appétit?

— Au contraire, je meurs de faim!

— C'est pas malheureux! Depuis une heure que je remue votre chocolat, s'il n'est pas tourné, vous aurez de la chance.

— Mais, Ninette, tu aurais dû penser que, me couchant à cinq heures, je ne me lèverais pas à six.

— Cinq heures! Si ç'a du bon sens de se rendre malade!

— Où vois-tu que je sois malade? Ai-je mauvaise mine?

Michelle se planta devant la vieille femme:

— Ai-je les yeux cernés? les joues blanches? les lèvres vertes?

— Laissez-moi tranquille et déjeunez.

Sans façons, Michelle s'assit sur un coin de table et, son bol sur ses genoux, partagea loyalement son pain grillé avec Nora, plantée gravement en face d'elle, et les trois braques, dont les têtes s'avancèrent craintivement hors de leur abri.

— Est-ce que grand'mère et tante Laure sont levées?

— Mlle Laure est à la messe; madame dort encore.

— Je le pensais; je n'ai pas osé entrer chez elle.

— Ha! la pauvre madame! Quand vous avez été partis hier soir, M. Bertrand et vous, elle a été prise de toutes les inquiétudes. Et vous alliez vous échauffer en dansant, prendre froid ensuite, et votre frère ne vous forcerait pas à vous couvrir... et le cocher se griserait pendant le bal et vous verserait en revenant!... Est-ce que je sais, moi?

— Pauvre grand'mère!

— Mademoiselle a eu bien de la peine à la décider à se coucher; elle voulait vous attendre. Je parie qu'elle n'aura pas dormi de la nuit!

— J'en étais sûre; je l'ai dit à Bertrand. Lui, par exemple, dormira jusqu'à midi.

— C'est ce qui vous trompe, mademoiselle, dit une voix joyeuse.

Et un grand garçon, en costume de chasse, enjamba sans façons l'appui de la fenêtre et, sautant dans la cuisine, vint embrasser Michelle.

— Déjà debout, Bertrand! D'où viens-tu?

— De la chasse.

— Sans fusil et sans chien?

— La vérité, c'est que, n'ayant rapporté de ce bal ni fatigue ni envie de dormir, je ne me suis pas couché. J'ai seulement changé de costume et suis allé au hasard dans les chemins, à travers champs... Il faisait un temps adorable! Le jour montait lentement...

— Oh! quel dommage de ne pas m'avoir emmenée!

— Oui, grogna Ninette, il n'aurait plus manqué que ça!

Michelle ayant achevé son chocolat, passa dans une sorte de cellier attenant à la cuisine et reparut portant une corbeille pleine de grains dorés.

— Le maïs de mes poules, dit-elle gravement. Bertrand s'empara du panier.

— Je vais t'aider, jeune fermière.

Michelle, ayant pris la direction du poulailler, avait, une fois pour toutes, défendu aux domestiques de « lâcher ses bêtes ». Ce matin-là, fâchées d'être oubliées, impatientes d'aller dans la rosée béqueter des vers et des moucherons engourdis par le froid de la nuit, les poules, entassées derrière la porte grillée de la volière, caquetaient à qui mieux. Quelques-unes, plus impatientes, montaient sur les dos pressés de leurs compagnes, et les coqs, fâchés aussi, tâchaient, en chantant, de rétablir l'ordre ou d'appeler à l'aide. Michelle leva le guichet et, une à une, les bêtes sortirent, battant des ailes. A pleines mains, Michelle puisait dans le panier, et les grains volaient, crépitaient en tombant sur le dos des poules.

Bertrand regardait sa sœur. Il lui paraissait étrange que cette petite fermière, habituée à s'intéresser tous les jours aux soins de la campagne, aux travaux des champs, aux animaux de basse-cour, eût pu, la veille au soir, se transformer si aisément en mondaine élégante, finement jolie dans ses atours de satin. Il fit part à sa sœur de ses réflexions.

— Mais, dit-elle, tu me croyais donc tout à fait sauvage? J'aimerais bien le monde, va!

— Alors, tu dois t'ennuyer ici?

— M'ennuyer à la Fougeraie! Tu n'y penses pas! J'ai trop de choses à faire. D'abord, mes bêtes, que j'aime tant, m'occupent beaucoup; et puis, les fleurs... Tu crois que ça pousse tout seul, les fleurs? Notre vieux Jean préfère infiniment un chou à une rose, et il arracherait mes violettes, comme de la mauvaise herbe, si je ne le surveillais de très près... Et puis, tu comprends

que Ninette se faisant aider par Rose, celle-ci a de la peine à bien faire son service de femme de chambre. Alors, j'aide grand'mère à s'habiller, je la coiffe... elle est très coquette, grand'mère!

— Mais oui, je m'en suis aperçu. Elle a des petits nœuds clairs à ses bonnets, des jabots de dentelle.

— Pauvre grand'mère! Elle ne peut pas s'imaginer que nous n'avons presque pas d'argent!

— Comme tu dis cela, Michelle! Il semble que cela te soit indifférent?

— Que veux-tu que j'y fasse? Pourvu que nous ayons toujours le nécessaire, je n'en demande pas davantage!

— Je suis moins philosophe que toi, ma chère. Je t'avoue que je trouve pénible d'être inférieur à mes amis.

— Oh! inférieur! La pauvreté n'est pas une infériorité!

— Tu parles comme un enfant, malgré tes vingt ans! La pauvreté crée l'infériorité, si elle n'en est pas une par elle-même. Sais-tu que, pour joindre les deux bouts, je donne des leçons de droit?

— Tout est si cher à Paris!

— Je ne peux pourtant pas m'inscrire avocat au barreau de la Fougeraie?

— Non! Heureusement que nous n'avons ni barreau, ni chicane, ni plaideurs... La ville est assez près, et toutes ces laides choses...

— Tu traites bien la magistrature!

— Je ne peux pas oublier, vois-tu, que c'est un procès injustement perdu par notre père, qui l'a ruiné et fait mourir de chagrin... et alors, maman aussi est morte de tristesse!

— Et je craignais vraiment que pareille chose ne t'arrive aussi, Micheline, avant de te voir ainsi courageuse et gaie...

— Comment ne serais-je pas gaie, pendant que tu es là, mon Bertrand! Sais-tu que voilà deux ans que tu ne nous étais revenu?

— C'est vrai. Mais je vous reste un mois encore; grand'mère me l'a fait jurer. Mes élèves de Paris auront un beau congé. Tous les ans, régulièrement, je reviendrai, ma chérie, je te le promets! Et si l'on danse chez nos voisins, à dix lieues à la ronde, je mène au bal ma petite sœur. Elle est très jolie, ma petite sœur... elle a cette chose très rare et précieuse: des yeux noirs et des cheveux dorés.

— Ne te moque pas de moi!

— Je n'en ai nulle envie... Il me semble d'ailleurs que je n'étais pas seul hier de mon avis... hé, petite?

— Laisse-moi donc tranquille!... Tiens! voilà Rose qui ouvre les contrevents de grand'mère... Je vais la voir. Adieu!...

Et Michelle se sauva.

Resté seul, Bertrand de Housay haussa les épaules. C'est une pitié, songeait-il, de penser

que la vie de cette enfant s'écoule entre une pauvre vieille femme à cervelle d'oiseau et une vieille fille, parfaite, c'est vrai, mais un peu morose et froide... comme notre logis même.

Le fait est que l'aspect de la Fougeraie n'a rien de réjouissant. C'est une vieille maison du siècle dernier, carrée, massive, aux murs gris, où les réparations, plus ou moins récentes, ont mis de grandes taches d'un gris moins foncé. Bâtie de plein pied du côté nord, la façade du midi est séparée du sol par une étroite terrasse où poussent des roses moussues, de la glycine et de la verveine arborescente.

Michelle a été amenée toute petite dans la vieille demeure; elle a grandi joyeuse dans ses vastes pièces aux larges fenêtres; elle a joué en liberté dans les prés qui l'entourent, et se trouve heureuse de cette vie en plein air, la seule qu'elle connaisse.

Mais son frère, en sortant du collège, a fait, à Paris, ses études de droit. D'autres goûts lui sont venus qui lui rendraient pénibles des séjours trop prolongés dans la maison grise, et il se prend d'une pitié toujours plus grande pour sa petite sœur.

C'est lui qui a demandé à Mlle Laure de lui confier la jeune fille la veille, de la laisser aller à ce bal, chez de lointains voisins visités deux fois l'an. Avec peine, la tante a consenti. Était-ce vraiment bon de laisser Michelle goûter à des plaisirs dont, forcément, elle est sevrée d'ordinaire? Mais Bertrand a gagné sa cause. Lui-même a voulu choisir la robe rose et la commander à Paris.

Michelle n'est pas revenue de ce bal dégoûtée, comme le craignait sa tante, de sa vie de campagne. Au contraire, elle en a rapporté une provision de souvenirs qui, pendant bien longtemps, lui mettront de la gaieté au cœur. Elle est contente de trouver en sa grand'mère une confidente aussi jeune d'esprit qu'elle-même, plus, peut-être.

Tout en lissant coquettement les bandeaux blancs voilés de poudre parfumée, Michelle jabote:

— Grand'mère, c'est délicieux, un bal!

— N'est-ce pas, petite? A ton âge, j'en étais folle!... Tu tiens de moi.

— Grand'mère, si vous saviez comme c'est joli, un monsieur en habit rouge!

— En habit rouge! Que dis-tu là? Déguisé, alors?

— Mais, non, grand'mère, c'est la mode... Bertrand dit que c'est très chic.

— De mon temps, on ne mettait que l'habit noir.

— Yves... M. Derroy était en habit rouge...

Michelle devient de la teinte de ce bienheureux habit, et grand'mère, dans la glace devant laquelle elle est assise, voit cela et bat des mains.

— Ma petite-fille devient rose, toute rose...

— Mais non, grand'mère!

— ... au seul nom de M. Derroy.

— Oh! grand'mère..

— Je m'y connais. J'ai eu ton âge. Quel mal y a-t-il?... La dernière fois que je l'ai vu, il était au collège; c'était un bel enfant, et ce doit être, aujourd'hui, un gentil cavalier, d'un joli âge... vingt-sept ans, je pense. Seulement, ma mie, je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'argent...

— Mais...

— Oui, oui : l'amour remplace tout, on ne voit que lui; mais après, après!

— Mais, grand'mère, je ne compte pas épouser M. Derroy...

— Tu le refuserais?

— Oh! non, dit Michelle, toujours franche, c'est lui qui ne voudrait pas de moi.

— Parce que?

— Je n'ai pas de dot!

— Pas de dot! Est-ce une question pour un galant homme? Pas de dot! ce sont les goujats qui s'en enquêtent... Les cœurs bien nés n'ont jamais mêlé au sentiment ces viles questions de fortune.

Michelle sait, hélas! que la vieille dame a traversé la vie en gardant ses illusions sur toutes choses. Elle aime tendrement l'excellente femme, mais a depuis longtemps compris qu'elle est de ceux que l'Ecriture appelle « les enfants de cent ans ». Michelle sait tout cela, mais elle est à l'âge où l'espérance est facile, et les raisons si peu raisonnables de la vieille dame la convainquent.

— Grand'mère, je sais qu'il me trouve gentille.

— Voyez-vous cela! Il a bon goût.

— Et il doit venir voir Bertrand, grand'mère.

— Voir Bertrand? Le bon apôtre! Eh bien, ma chère, nous le recevons. Vois-tu, petite, à ta place, j'aurais confiance en ma vieille bonne maman; je lui dirais tout, bien gentiment... Elle ne gronderait pas sa petite-fille...

— Je vous promets!

— Seulement, continue la vieille dame en baissant la voix craintivement, il faut garder ce secret entre nous... n'en parle pas à ta tante : elle est si bizarre! elle se moquerait de nous...

— Oh! je vous promets cela aussi, chère grand'mère.

— Bien. Maintenant, va t'habiller, tu ne seras jamais prête pour déjeuner... Allez vite, madame Derroy.

Ne rien dire à tante Laure! Certes, Michelle ne demande pas mieux. Non qu'elle n'ait pas confiance en elle; mais, instinctivement, elle redoute que la raison nette de M^{lle} Laure ne ramène les choses au point. Elle préfère vivre dans ses idées romanesques, encouragée par sa grand'mère. Elles garderont leur secret.

Leur secret? En y réfléchissant, Michelle s'aperçoit que rien de *réel* n'existe, et que sur un mot, un seul mot dit par elle, la grand'mère, dans son enfantine imagination, a brodé un beau conte de fées... N'importe, il est agréable à écouter, ce conte. Michelle le préfère à l'histoire vraie, à laquelle il sera toujours bien temps de revenir.

II

JOURNAL DE MICHELLE

26 avril.

C'est grand'mère qui veut que j'écrive mon journal. Cette idée ne m'était jamais venue; mais il paraît que, lorsqu'on a des « soucis de cœur », on doit se les décrire à soi-même. — C'est toujours grand'mère qui a trouvé ce mot — et ce remède — qui aggraverait le mal, il me semble, si c'était un *mal*. Mais cette impatience où je suis du lendemain, en espérant toujours quelque chose; ces grands effluves de joie qui me montent du cœur à la tête, sans raison, rien que pour avoir retrouvé tout à coup en un coin de ma pensée le souvenir précis d'un mot prononcé par lui; retrouvé — comme si vraiment, de nouveau, elle la serrait — la pression de sa main sur ma main; tout me semble un *bien* plutôt qu'un *mal*. Et si c'est l'*amour*, comme le dit grand'mère, l'amour est inoffensif et charmant. Je ne sais pourquoi si souvent on en pleure...

N'importe : ce cahier fleurant l'iris, enrubanné de faveurs roses, me paraît, tel que grand'mère me l'a donné, engageant et discret, un confident modèle. Et me voilà écrivant mon état d'âme — décidément point compliqué.

Depuis ce bal, ce fameux bal, il s'est passé un événement prévu, espéré de grand'mère et de moi, la visite de M. Derroy.

Il est arrivé un dimanche, précisément quand tante Laure venait de partir pour les vêpres. Bertrand et moi jouions au croquet, et grand'mère nous regardait, en lisant d'un œil ce qu'elle appelle un « affreux roman d'aujourd'hui ». Bertrand en a apporté quelques-uns dans sa malle; j'espère qu'il les ramènera, car ils sont un sujet de discussions constantes. Rien que la couleur jaune de leur couverture horrifie tante Laure, et grand'mère, prise de curiosité, en a toujours un à la main et le laisse traîner. Tante Laure sait bien que je n'ouvrerais pas un livre sans son avis, malgré mes vingt ans! Mais elle a peur que Rose, la pauvre fille, n'y puise sur la vie des données tout autres que celles que lui ont inculquées les « bonnes sœurs ».

Donc, grand'mère lisait, et moi j'écoutais Bertrand me vanter le moderne tennis et se moquer du pauvre vieux croquet, lorsqu'un grelot sonore a carillonné sur la route, puis s'est arrêté net à la grille. C'était Yves, arrivant à bicyclette; il s'avavançait dans l'avenue en poussant sa machine; Bertrand courut au-devant de lui; moi, je suis restée toute saisie, mon maillet à la main, ayant juste la force de dire à grand'mère : « C'est lui! » Grand'mère a mis son lorgnon et a paru déçue. Je l'ai entendue murmurer : « Oh! cette

tenue ! » Peut-être espérait-elle vaguement le voir apparaître en habit rouge, ou du moins en redingote et gants blancs, comme il sied à qui vient demander la main d'une jeune fille... Mais il ne s'agissait de rien de pareil.

S'excusant du sans-façon qu'il y a à faire en vélo une première visite, M. Yves, par de jolies phrases, a réconcilié grand'mère avec ses gros bas à carreaux, sa chemise de batiste molle et ses gants de chien percés de petits trous. Voyant que ces trous m'étonnaient, il m'a expliqué que l'air, circulant ainsi dans la paume de la main, la maintient fraîche. Cette explication nous a rappelé à tous deux un souvenir du bal : mon gant déchiré pendant le cotillon. Il a souri, moi aussi, et grand'mère aussi, bien qu'elle ne comprît pas. Il a demandé de jouer au croquet, a déclaré ce jeu charmant ; et, quand nous sommes rentrés, après deux longues parties, nous avons retrouvé grand'mère, qui nous avait laissés depuis un moment, fort affairée à préparer un vrai goûter. Encore, comme au souper, nous nous sommes assis autour d'une petite table. Peut-être Bertrand regrettait-il quelqu'un remplacé par grand'mère ; moi, j'étais aussi contente, plus, peut-être, parce que je songeais que je n'aurais pas à emporter mes souvenirs, qu'ils resteraient là, autour de moi, dans le cadre même où je jouissais de la réalité.

Nous étions en pleine *dinette*, lorsque tante

Laure est rentrée. Elle a été aussi aimable qu'elle peut l'être, mais sans se départir de sa froideur un peu triste. Cette froideur a, je crois, impressionné M. Derroy et, tout de suite, il s'est mis en frais pour tante Laure. Quand il est parti, Bertrand l'a suivi jusqu'à la grille ; moi, je suis restée sur la terrasse, froissant des feuilles de verveine et me découvrant une tendresse pour cette vieille plante, peut-être simplement parce que, en passant, il en avait cueilli une branchette et l'avait emportée. Grand'mère est venue près de moi et m'a dit en m'embrassant : « Eh bien ! » Et cet eh bien ! était si triomphant, si plein d'espérance, que la visite d'Yves tout à coup m'a paru importante et grave comme une promesse.

Grand'mère m'a questionnée : « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Qu'a-t-il fait ? » Elle aurait, je pense, désiré apprendre qu'entre deux soupîrs, Yves, à la dérobee, avait baisé des fleurs tombées de mon corsage, ou quelque chose d'approchant...

Les chers souvenirs qui me restent n'ont rien de très précis et, à vouloir les trop définir, je les défile. Je n'ai rien pu dire à grand'mère, sinon qu'il avait emporté un brin de notre verveine. Elle a trouvé cela tout à fait significatif, et mon roman, pour elle, s'est augmenté d'un chapitre...

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



ECONOMIE DOMESTIQUE

PUDDING AUX CONFITURES

Prendre 250 grammes de farine de gruau, la placer sur la planche ; y faire un creux dans lequel on mettra 125 grammes de beurre et 125 grammes de graisse de rognon de veau coupée en petits morceaux ; verser un peu d'eau tiède pour faire fondre, délayer le tout, ajouter une pincée de sel et travailler la pâte.

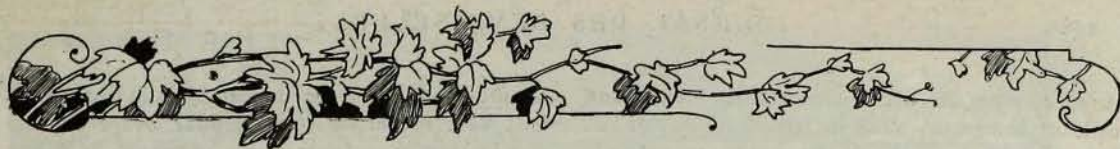
Faire ensuite de cette pâte, qui doit tenir sans être trop épaisse, un rectangle sur lequel on étendra une couche de confiture assez épaisse. Rouler ensuite la pâte et arranger et ficeler les bouts comme un saucisson.

Si on veut cuire le pudding à l'eau bouillante, on l'enferme dans une serviette et on le plonge dans l'eau où il doit cuire pendant trois heures. Retourner de temps à autre pour que les deux côtés soient également cuits.

Pour cuire le pudding au four, on le badigeonne simplement avec un jaune d'œuf ; on le met dans un plat. Deux heures de cuisson, dans ce cas, sont suffisantes.

Cette recette de ménage est excellente et très économique.





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra. — Nouvelles de l'Opéra-Comique. — Conférences. — Concerts : derniers échos. — Nouvelles. — Nouveautés.



L'OPÉRA ne ferme pas ses portes ; pinsons et fauvettes en profitent pour prendre leur vol et s'en aller à tire-d'aile vers les ombrages des casinos. Les plus vaillants s'en vont porter le renom de la patrie française à l'étranger ; mais les congés expirés, les forces réparées, tous re-

trouveront avec bonheur la cage dorée d'où leurs chansons rayonnent sur le monde entier.

La reprise des *Huguenots* a été fort brillante, et, depuis l'incendie des décors de l'Opéra, elle était vraiment désirée. M. Renaud a été superbe dans le rôle de Nevers ; M^{lle} Bréval est une Valentine presque complète ; M. Alvarez (Raoul) a de beaux élans dramatiques ; mais en est-il assez maître lorsqu'il doit chanter dans un style éthéré les exquises phrases mélodiques telles que : « Plus blanche que la blanche hermine », d'une si grande suavité d'expression ? M. Delmas, qui fit ses débuts dans Saint-Bris, conserve trop le souvenir de la déclamation tonnante à l'ordre du jour dans le répertoire moderne. Quant à M. Gresse, il est toujours un parfait Marcel. M^{me} Carrère fait un page ravissant à voir, mais comment ne pas regretter que, pour elle comme pour M^{lle} Berthet (la reine), le chant proprement dit manque de cette perfection à laquelle les Krauss, les Carvalho savaient mêler les énergiques emportements du drame. Aujourd'hui, l'art du chant, trop négligé dans l'éducation lyrique, à cause de la déclamation wagnérienne, met dans une réelle infériorité les chanteurs qui ont à interpréter des rôles où la perfection du mécanisme occupe une large place. Chez un chanteur accompli, la virtuosité doit s'allier à la vérité d'expression, comme à la puissance tragique.

Avec les *Huguenots*, l'Opéra a eu de belles soirées dans *Samson et Dalila*, *Faust*, *l'Étoile*, *Thaïs*, etc.

L'Opéra-Comique a fermé ses portes le 30 juin, alors que son éminent chef, M. Danbé, atteint depuis quelques jours d'une crise cardiaque, avait dû se faire remplacer au pupitre. Les représentations du beau chanteur Maurel se sont terminées par un véritable triomphe pour ce *Don Juan* accompli. Il n'a pas été moindre dans *Falstaff*, où sa verve est intarissable. La reprise de *Werther*, avec M^{lle} Delna, n'a fait qu'augmenter les regrets et l'enthousiasme du public pour la jeune artiste et la belle œuvre de Massenet. Rien de certain ne circule encore sur l'enlèvement de M^{lle} Delna par la direction de l'Opéra. Cependant, on a déjà prononcé le nom de M^{me} Deschamps-Jehin pour la remplacer.

M. Carvalho a dû remettre à la rentrée *La Jacqueline*, de Pfeiffer, pour laquelle il avait engagé M^{me} de Nuovina, l'interprète inoubliée de *La Navarraise*. Elle a voulu se faire entendre dans *Carmen*, et son succès a été très grand. M. Carvalho a signé aussi un engagement de six mois avec M^{lle} Emma Calvé, qui commencera en novembre, et pendant lequel elle créera le rôle de *Sapho*, l'œuvre nouvelle et importante de Massenet : double attraction.

La fièvre des concerts, séances musicales, auditions de tous genres, bat son plein, et nous nous trompions en écrivant au haut de ces pages : « Derniers échos », car d'autres se préparent encore. Tant que la troupe anxieuse qui s'agite à cette heure au Conservatoire n'aura pas quitté les bancs de l'école, il restera encore des espérances aux artistes et compositeurs de faire entendre les œuvres attardées.

La musique a été dans tout et partout ces derniers temps. A l'Institut ; aux inoubliables représentations de M^{me} Eleonora Duse ; au *Figaro* ; au cercle Volney ; au Trocadéro ; et même à Montmartre... où il faut regretter que l'artiste, si délicatement inspiré qui écrivit les belles scènes de *La Vie du Poète*, M. Charpentier, ait substitué sa muse pour traduire, dans la divine langue des sons, des scènes de rue et de cabaret pour l'apothéose de la *Vachalcade*.

A l'antique Sorbonne, heureusement, nous avons trouvé la musique honorée et glorifiée, c'est-à-

dire, comme un art régénérateur, bienfaisant, utile et charmeur, sous la parole éloquente de M^{lle} Hortense Parent. Nous avons regretté de n'avoir pu donner le mois dernier l'analyse des deux leçons de *pédagogie musicale*, faites par l'éminent professeur sous forme de conférences, dans un style aussi clair que charmant.

La savante musicienne-professeur a esquissé toutes les étapes d'une éducation musicale bien conduite en passant de la période *élémentaire* aux deux autres degrés : *secondaire* et *supérieur*, qui complètent une instruction, et en y appliquant, séance tenante, les principes de sa méthode intelligente et rapide pour l'enseignement simultané de la musique et du piano. Aussi, le public, attentif et entraîné par la netteté et la simplicité de ces démonstrations, a prouvé, par ses bravos répétés, qu'il comprenait à merveille qu'une élève, ainsi préparée dès la période *élémentaire*, abordait aisément les difficultés de l'enseignement *secondaire*, celles du mécanisme, — pour arriver, armée de toutes pièces, à la partie *pédagogique*, purement intellectuelle. C'est là l'enseignement supérieur, où le professeur développe les facultés d'âme et de sentiment, d'esprit et de délicatesse, selon la nature de l'élève. M^{lle} Parent, chaudement félicitée et acclamée par le grave aréopage et son élégant auditoire, a terminé par une attachante péroraison pleine d'esprit et d'imprévu, au milieu des applaudissements les plus flatteurs.

Parmi les séances de musique offrant encore un intérêt particulièrement féminin, signalons la très attrayante audition d'élèves donnée, chez elle, par M^{me} Marthe Crabos, avec le concours d'artistes distingués : M^{me} Renoult-Chesneau, pour le piano ; M^{lles} M. et P. Linder, premier prix du Conservatoire (harpe et violon) ; et entre temps, la charmante diseuse, M^{lle} Mutel (poésie), qui, toutes, ont ravi leurs auditeurs. Parmi les nombreuses élèves qui interprétaient la fleur de nos maîtres, beaucoup ont su se faire applaudir et donner la note juste du remarquable enseignement de M^{me} Crabos, par leurs rapides progrès. Il est presque inutile d'ajouter que la brillante cantatrice s'est prodiguée avec sa grâce infatigable et sa voix d'un métal si pur que la fatigue ne l'effleure pas. Elle l'a prouvé à diverses reprises en interprétant avec son incontestable talent : *Rondel d'amour*, de Dallier ; des mélodies de Vienne ; la belle *Mirabilis*, déjà signalée ici, comme une page admirable, et l'air de *Sigurd*, où on a pu apprécier, après le professeur, les rares qualités de style, de charme et d'élégance de la cantatrice.

Cette jolie fête s'est terminée par l'*Ave Maria*, de Gounod, chanté en chœur avec un ensemble remarquable et dont l'accompagnement de harpe et de violon a été d'un ravissant effet. Très beau succès pour M^{me} Crabos et ses distinguées artistes.

N'oublions pas de mentionner le concert donné salle Pleyel par M. J. Dumas, le savant violoniste,

compositeur d'œuvres importantes, et dont le talent s'est révélé de tout premier ordre dans le *Rondo capricioso*, pour violon et piano, de Saint-Saëns, comme dans le *Grand Duo*, pour violon et contrebasse, de Bottesini, où M. E. Nanny a montré une surprenante virtuosité.

Là encore M^{me} Crabos s'est surpassée dans sa belle interprétation du *Rondel d'amour*, et l'air de *Samson et Dalila*, rendus avec autant d'autorité que de charme. Bravos sans nombre pour le vibrant soprano, comme pour M. E. Nanny et le bénéficiaire, M. Dumas.

Après l'intéressante soirée à laquelle nous avait conviée, salle Érard, M^{me} Lafaix-Gontié, le mois dernier, et dont nous n'avons pu rendre compte ici, cette vaillante artiste vient de donner, avec le concours de M. Ch. Dancla, du Conservatoire, une matinée des plus artistiques, pour l'audition des œuvres de MM. Gabriel Fauré et Alexandre Georges, deux compositeurs si justement renommés et aimés du public. On sait de quelle poésie exquise sont les inspirations du premier, et par quelle originalité d'écriture le second se distingue dans ses chansons et mélodies ? Avec sa grande expérience et son art de bien dire, M^{me} Lafaix-Gontié s'est emparée de son public, rendant avec son talent habituel, les délicates nuances de tous ces jolis poèmes, dessus du panier des deux éminents compositeurs qui accompagnaient admirablement leurs belles inspirations. De chaleureux applaudissements ont salué maintes fois les auteurs et leurs distingués interprètes : M^{me} et M^{lle} Lafaix-Gontié, M. Ch. Dancla, etc., etc.

Nouvelles :

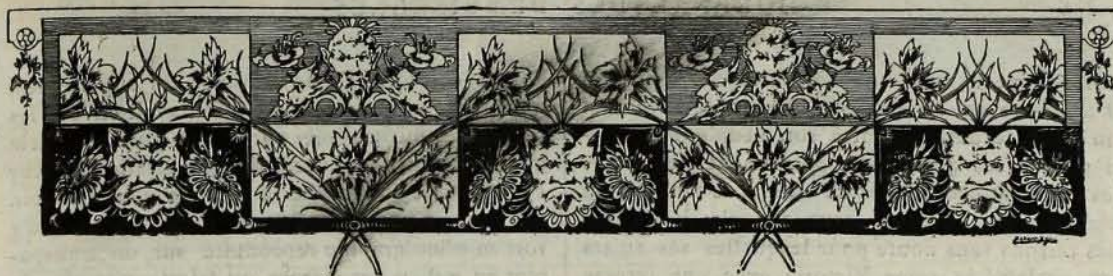
Le monde musical s'est fort ému en apprenant la retraite de M. Lamoureux, qui vient de licencier ses artistes et de fermer les portes de ses concerts. Nul doute que cette détermination du grand chef d'orchestre ne cache quelque projet que l'on connaîtra plus tard.

Autre déception : On assure que la direction de l'Opéra ne renouvellera pas ses concerts dominicaux l'hiver prochain. Ajoutons que *Les Maîtres Chanteurs* ne passeront pas, à l'Opéra, avant janvier 1898. — M. C. Saint-Saëns, après un séjour d'une semaine à Londres, a déjà quitté l'Angleterre : peut-être la reprise d'*Ascanio*, que l'on dit probable, le ramènera-t-elle à Paris.

A demander, pour le piano : La ravissante *Gavotte pour les heures et les Zéphirs*, de Rameau, transcrite avec tant d'art par L. Diémer. — Une remarquable transcription d'*André Chénier*, « Muscadins et Muscadines », d'Umberto Giodano. Tous deux moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



ES pauvres diables d'ouvriers à qui l'on persuade que leur intérêt leur commande de refuser le travail, sont bien obligés de reconnaître assez rapidement qu'on les trompe et qu'à la rigueur, on peut se passer d'eux.

Que les boulangers s'abstiennent de faire du pain, il nous reste la brioche; que les bouchers se dérobent à la vente du bœuf ou du mouton, nous avons la ressource du porc, de la volaille, du gibier; en dernier ressort, la nourriture végétarienne; que les maçons refusent de construire de nouvelles demeures, nous resterons dans les anciennes, qui ont du bon, quoi qu'on dise, puis nous chercherons quelque équivalent comme travail dans la corporation variée des

..... entrepreneurs de bâtisses
Que c'est comme un bouquet de fleurs!

Aux verriers mutinés qui refusent de souffler dans leur brûlant chalumeau, les ivrognes opposeront des cruches, et les coquettes le miroir des claires fontaines. En définitive, aux débuts de l'humanité, il n'y avait rien de ce qui nous semble indispensable, et l'on vivait, on vivait même plus longtemps que nous.

Mais, mesdemoiselles, qu'advierait-il du monde si, nous aussi, nous nous mettions en grève. Oui, si nous, femmes, sœurs, filles ou mères, nous nous refusions à nos devoirs de ménagères. Qui pourrait nous remplacer dans la famille; qui se chargerait aussi vaillamment des corvées que nous; qui pourrait tirer parti des situations mauvaises comme nous; qui déploierait au service des autres autant d'intelligence et de dévouement que nous. Y a-t-il un rouage de la vie quotidienne qui ne serait immobilisé si nous n'en graissions constamment toutes les petites dents? Ah! mais, nous connaissons très bien notre valeur, et, sans qu'il soit besoin de revendications officielles, nous pouvons, entre nous, la

constater et tirer parti des avantages que la situation nous livre; nous le pouvons d'autant mieux que nos intentions sont pures et que nous ne revendiquons une autorité indiscutable que pour le plus grand bien de nos *maîtres*.

Les hommes, en général, se croient très forts, et veulent surtout le faire croire; ce n'est qu'une apparence; au fond, ils redoutent la concurrence et, à l'occasion, trahissent leur faiblesse. Combien de fois, à l'heure où l'on se croise dans la rue, pour regagner son logis respectif, la journée finie, l'on est salué par cette phrase stéréotypée sur les lèvres de quelque époux généralement en retard: « Bonsoir, chère madame, je me sauve en hâte, sans quoi ma femme va me gronder! »

Ou bien quelque employé, las de sa vie de bureau, et s'épanchant dans le sein d'un ami: « Je donnerais bien ma démission, mais ma femme ne veut pas! »

L'autre jour, à une de ces ventes aux enchères qui réunissent tout un petit pays dans une cour de château, j'aperçus dans un coin ombreux, entre deux massifs de zinnias, le médecin assis sur une énorme pile de livres, le visage perplexe. Il se leva à mon approche, et, me montrant d'un geste ennuyé son étrange siège fait des œuvres de Voltaire, il me dit: « Je les ai eues pour rien, mais ma femme va me faire une scène en rentrant quand je le lui avouerai; j'ai envie de les remettre aux enchères! »

Ce sont les bons maris qui parlent ainsi, les bons ménages où cela se passe ainsi; donc, c'est ainsi que cela doit être.

Je pensais aux grèves ouvrières, incessantes depuis quelques années, en commençant cette sortie féministe; je la termine en songeant à une femme épouse et mère, impératrice par-dessus le marché, dont on vient de célébrer dans une sorte d'apothéose les vertus dites domestiques, l'autorité indiscutable exercée par ce seul pouvoir de la raison juste et de la persuasion. Le jubilé de la reine Victoria est le triomphe de la femme plus encore que celui de la reine. En Angleterre, les affaires publiques peuvent se passer d'une souveraine constitutionnelle qui n'est là que comme

porte-drapeau; mais une famille royale a besoin d'une mère qui lui enseigne l'amour et le respect du foyer, le dévouement à son peuple, l'abnégation dans ses préférences personnelles, et toutes les vertus attachées comme autant de fleurons au diadème qui ceint un front d'aïeule. Voilà une des raisons sans doute pour lesquelles ses sujets ont acclamé la reine Victoria avec une ivresse qui touchait au délire lorsque sa voiture a traversé, dans une marche lente et triomphale, la vieille cité londonienne.

Mais, pendant que les Anglais poussaient des hurrahs, que les horse-guard's caracolaient dans leurs splendides uniformes, que les canons des escadres tonnaient, que les illuminations faisaient pâlir les étoiles, les Allemands apprenaient avec une douloureuse surprise que leur jeune empereur venait de courir un danger de mort sur un de ses navires qui lui sont si chers, et dont il s'occupe avec l'activité qu'il porte à tout ce qui touche la grandeur de son empire.

En France, nous étions presque en même temps secoués par une nouvelle catastrophe, due, cette fois, non au feu, mais à l'eau, cette aveugle puissance qui déchaîne ses colères avec un caprice et une fureur auxquels rien ne peut résister. Le sud-ouest de notre pays vient d'être ravagé par des inondations terribles, inouïes. Des villages, des villes viennent de disparaître sous l'eau; en moins d'une nuit, des populations entières se sont trouvées dépouillées de tout, asile, pain, vêtements. Riches et pauvres partagent la même misère, après avoir subi les mêmes angoisses. Des morts sont restés sous l'eau, des blessés survivent au désastre, et la ruine, le deuil, les maladies sont le partage de ces riches provinces qui, la veille encore, étalaient orgueilleusement, aux rayons du soleil de juin, leurs moissons jaunissantes, leurs vignes fécondes, leur bétail, leurs moulins, leurs cités.

La vie n'est qu'heur et malheur; ici on gémit, là on souffre, plus loin la joie et le triomphe. Celui de l'obscur réformateur des religieuses de Notre-Dame a été éclatant et la chrétienté entière a exalté l'humble Pierre Fourier dont la canonisation avait attiré à Rome un nombre considérable de Français et de Lorrains; parmi ces pèlerins émus, se trouvaient les supérieures des maisons de

l'ordre de Notre-Dame et, avec les supérieures, une pieuse et touchante attention avait envoyé les religieuses miraculisées par le bon saint et dont la guérison figure au procès de canonisation de leur Père. Quelle n'a pas été la surprise et la confusion de l'une d'elles, en entrant à Saint-Pierre, d'y voir sa photographie reproduite sur un transparent au milieu des cierges qui faisaient resplendir l'autel. Quitter son austère clôture pour aller de France en Italie, c'est déjà extraordinaire, mais après vingt ans et plus de silence, d'oubli, de retraite, se voir à travers un nuage d'encens dans les avant-scènes du paradis, cela doit étonner beaucoup.

Bien d'autres changements ont dû frapper ces saintes recluses en rentrant dans la vie moderne, et il serait amusant de les interviewer sur le téléphone, la bicyclette, les tramways, sur la prévenance des jeunes gens, sur la tenue modeste des demoiselles qui s'en vont le nez au vent, le poing sur la hanche... Mais ne soyons pas trop sévères, et revenons au Bienheureux canonisé. Saint Pierre Fourier avait une devise qui devrait être la nôtre, mes chères lectrices, et comme il s'occupait surtout de l'éducation de la jeunesse, je pense que c'est un peu pour elle qu'il a choisi cette pensée et l'a léguée aux générations futures : *Il faut être utile à tous, ne faire de tort à personne.*

Ce n'est pas du latin, ni de l'hébreu, ni de la philosophie nuageuse, c'est une phrase toute simple, toute tranquille. — Brrr! elle bouleverse la conscience. Si Dieu nous jugeait d'après elle, que deviendrions-nous! *Utile à tous*, c'est-à-dire le dévouement universel, sans retour sur ses préférences, sans choix dans ses manifestations. *Ne nuire à personne*, c'est-à-dire ne jamais dire que Marie a un caractère de chien, que Lucie est coquette, que Thérèse est paresseuse; ne pas faire les yeux blancs quand on célèbre les vertus de Julie, afin d'avertir que l'on proteste, ou devenir rouge comme une pivoine quand on exalte la beauté de Gabrielle, pour faire entendre que l'on suffoque d'indignation devant une pareille erreur. Ah! bon Père Fourier, ayez pitié de nous!

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Pour marquer le caractère des Italiens, des Espagnols et des Grecs, on dit ordinairement : écrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec. Le mal français est de dépenser plus que son revenu.

(MÉNAGE.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.